

Chloé Saffores
Numéro étudiant : 21908737
Master 1 Arts – Danse
Parcours Improvisation en danse

Improvisation Summer School#1 Dérivations
12-20 septembre 2019
Villa Arson, Nice

VISIONS (mises en réflexion de la journée)

Temps de récapitulations et de projection : Patricia Kuypers et Romain Bigé proposent un retour sur la journée reliant pratique et théorie et suggérant des pistes de dérive à partir de ce qu'ils ont remarqué d'évènements d'événements, mineurs ou majeurs, dans la traversée du jour.

SYNTHESE ? Une ré-arrangement des visions...

INTRODUCTION

C'est lorsque la nuit est tombée sur la Villa Arson que les participants à l'Improvisation Summer School se retrouvent pour les temps de Visions. Ils s'acheminent au clair de lune vers une terrasse encore inconnue. La traversée du labyrinthe pour atteindre cet espace choisi par les deux intervenants amorce un début de remémoration des temps de la journée. Le premier soir, certains se perdent et ne nous retrouvent pas. L'espace de ces visions est un des plus hauts points de la villa, il surplombe la vallée, et depuis ce poste, on voit la mer dans l'obscurité. Celle-ci n'est pas totale, on aperçoit les lumières de la ville, les étoiles, et la lune qui, aidée de téléphones portables, éclaire les carnets des deux « visionnaires » qui nous proposent leurs mots à voix douce. Parmi les cinq temps de Visions de l'ISS, seul le 4ème s'écoute dans le grand amphithéâtre, mais aussi dans une ambiance calfeutrée, de coussins, couvertures et douce obscurité. Le 5ème temps est quant à lui disponible à l'écoute du public venu découvrir nos questions lors d'une soirée. « Dans nos journées plutôt bien remplies, on arrivait à ce moment avec le cerveau un peu délavé : ce qui était idéal pour entendre ou ne pas écouter et entendre, ça dépend de votre choix. C'est un moment qui est dédié à relancer, relier, relever – ou s'abaisser, comme vous voulez – mais en tout cas à reprendre (sic) des moments de ce qui a été traversé, ou des idées, des questions, et puis de les relier avec d'autres choses, des textes ou autres. », explique Patricia le dernier soir au public.

Ces temps sont menés par Patricia Kuypers, danseuse, chorégraphe, éditeur (<http://users.skynet.be/transition/patricia.html>) ; et Romain Bigé, danseur, philosophe (<https://cargocollective.com/sharingmovement/bio>), deux chercheurs/artistes du comité d'organisation de l'ISS. (<https://improvisationsummerschool.wordpress.com/biographies-de-la-bande/>).

Quelle est la forme de ce temps des Visions ? Patricia et Romain proposent simplement à l'oral, tour à tour des visions, ils alternent sans s'être coordonnés auparavant. La magie peut opérer alors dans les liens qui se tissent en direct entre chaque proposition, liens entendus, ou non, et pas toujours prononcés. Les temps de Visions durent environ 20 minutes, et évoluent pendant l'ISS. Le premier soir de Visions est proposé un temps à la fin pour la parole des participants, le lendemain s'ensuit un temps d'organisation autour d'autres moments à venir. Le 3ème temps de Visions se présente différemment : « les visions prononcées [sont] des tremplins pour les émergences, fulgurances, les revisitations de chacun, chacune : [Patricia et Romain sont] moins loquaces : aujourd'hui - nous dit Patricia -, il y aura des silences pour laisser la place aux événements, frappants, ou banals ». C'est l'occasion pour ce que Patricia nomme alors les « afters », des visions proposées dans de nombreux éclats de rires. Le 4ème temps de Visions est suivi d'un long silence, et pour le dernier temps de Visions, enfin, Romain était présent avec nous virtuellement par l'envoi de sa vision du jour par mail, alors lu par Patricia. Ce dernier temps est plus court que les soirées précédentes, encastré dans un programme très chargé. Il est applaudi par l'ensemble du public, lorsque Patricia clôt cette expérience en expliquant que « quand on a commencé cette pratique de dites Visions (le mot est un peu exagéré quand même), ce qu'on a remarqué c'était que ce qu'on partageait de plus précieux, c'était le silence ».

MA METHODOLOGIE

Après deux premières soirées de vision la tête dans mon cahier, à essayer à tout prix de recueillir sur le papier – difficilement éclairé par mon propre portable - chaque mot tombant des lèvres de Romain et Patricia, à finalement ne rien entendre, ne rien laisser faire trace dans mon corps, et après être tombée malade de ne pas arriver à être partout au même moment, je décide de m'allonger comme tout le monde, et de prendre plaisir à l'écoute ! (M'allonger, ou me déplacer vers les voix parlantes, enregistreur en main, journaliste impitoyable en prévision de ma ré-écoute future. Et puis, parfois assise pour prendre quelques notes, quand même, pour éviter la culpabilité. « Est-ce que c'est vraiment du travail s'il y a plaisir ? » nous questionne Romain en référence aux écrits d'Audre Lorde.

Aujourd'hui il me paraît maladroit d'essayer de faire des synthèses de chaque vision, étant elles-mêmes des formes et images plus ou moins condensées d'idées, de sensations, d'émotions, de couleurs et de théories et articulations théoriques.

Les Visions avec contenu historique, textuel, ont été plus ou moins accessibles à mon attention, certes soutenue, mais pas forcément disponible les soirs de Visions,

fatiguée. C'est donc après les avoir écoutées et enregistrées à l'ISS, réécoutées chez moi, retranscrites, que je décide dans cet exercice de me plonger dans chacune d'elles, en allant chercher les références de chacun des auteurs, pour les comprendre et en avoir un accès plus clair, lisible. Afin de mettre en lumière la pluralité des Visions exprimées, je rends compte aussi des Visions sans citations textuelles. Je décide donc de retranscrire la totalité des Visions dans un document annexe, et ce de manière chronologique, en y ajoutant des liens vers les textes lus, cités, et vers des sites et espaces de commentaires et critiques trouvés et explorés dans mes recherches.

Je m'essaye ici à une classification singulière et subjective des questions et images relevées, interprétation des liens tissés à l'écoute de l'ensemble des enregistrements. Ces regroupements de Visions représentent ce qui s'est naturellement tracé en moi pendant le temps de ce retour, Visions.

LES QUESTIONS ET IMAGES RELEVÉES

La question du temps (qui passe et qui s'arrête)

- A chaque soirée, Patricia présente ce temps privilégié pour l'expression de leurs Visions de la journée, « fugitives probablement », moment pour « relier, évoquer tracer, lancer un pont avec l'autre ». Le premier soir, elle nous apprend que cette proposition la « relie à l'époque où [elle a] découvert le questionnement dans la danse contemporaine où Dominique Dupuy organisait des rencontres « Autre Pas » où Laurence Louppe et Hubert Godard avaient en charge ces petits moments de retour après la journée essayant de relier certains moments de la journée, juste quelques temps en étant de toutes façons partiels, partiels ».
- Pour Romain, « dans le secret du visible » en observant des azurées lors de son échauffement, « le fait de s'arrêter permet de manifester ces échanges et ces débarquements [le mouvement, le ressourcement de la vie]. Je songe à ce qu'on fait dans une situation d'improvisation, pris dans le maelstrom de l'improvisation, et que tout d'un coup on s'arrête, ce que ça permet de manifester, ces apparaîtres que cela permet de manifester. » Il propose donc « une phanérologie à l'intérieur-même de l'improvisation. »
- Scott Smith en atelier : « Tu peux venir avec toute ton histoire, passé, présent, futur, sans rien changer, avec ta manière de vivre cette transition. [...]. Vois comment tu arrives dans un état de disponibilité, mais tel que tu es. » Patricia nous rapporte alors que tout le temps de l'atelier nous passons beaucoup de temps à mesurer le temps, mesurer le temps de chaque chose. Comment ? Qu'est-ce que c'est une mesure de temps ?
- Patricia nous parle de cet intérêt pour le temps présent, que nous partageons (et étudions dans la pratique de l'improvisation) avec Daniel Stern, elle le cite : « Ces outils [vidéo] m'ont permis d'être équipé d'une sorte de microscope pour observer le déroulement d'une interaction. Un monde fascinant s'ouvrait alors à moi. J'ai pris la mesure de tout ce qui peut se produire dans un court moment qui ne dure que quelques secondes [...] ». Patricia nous explique : « Ce que la vidéo va lui révéler, [...], c'est tout ce qui n'est pas visible par l'œil nu, mais que les

processus de ralentissement, pause, reverse, [processus utilisés en « calls » du Tuning Score de Lisa Nelson] permettent de découvrir : tout ce jeu infra qui se passe dans la relation [...] ».

- « Combien après l'action restent de remous et de temps qu'il faut pour que ça se calme, que se calme cet écho d'après coup de l'action ? Pour qu'une écoute ouverte puisse se réinstaller, mais sans effort ? Ecoute non-focalisée, sans attente, juste une disponibilité sans espérer que quelque chose se passe. J'observe combien mon système est déjà conditionné à toujours s'organiser vers quelque chose qui va venir ; organisé à recevoir quelque chose que j'anticipe, que j'espère. Jiddu Krishnamurti parle de cette capacité d'écoute :
« There is a silence in which alone there is a comprehension which is not intellectual understanding. »
- Patricia : « Hier [avec Anne Boissière] on a parlé du jeu avec des règles ou du jeu qui serait « pur », sans but, sans objectif, sans rien à gagner, jeu qui d'ailleurs serait pour les adultes pure perte de temps. Mais, comment pourrait-on perdre le temps ? Tout nous rappelle à tout moment que le temps passe. Le temps passe comme s'il n'était jamais immobile, toujours dans ce mouvement de s'en aller. »
- Patricia : « Ce matin, Mathilde s'est engagée personnellement et a pris le risque de se dévoiler telle qu'elle est. Avec ses contradictions, peurs, questions, certitudes, désirs. Elle s'est embarquée avec son être dans l'état, sans chercher à s'arranger ou à faire semblant. Accepter d'en être là où elle en est avec des certitudes et des incertitudes, des réussites et des ratés, ses propres limites. Une forme de maîtrise dans la non-maîtrise. La peur. La liberté de chacun invite la liberté de l'autre à trouver place. Nous nous permettons les uns aux autres (sic), les autres sont le support de la possibilité d'être nous-même, de ne pas se conformer à une situation, un modèle, ce qu'on pense qu'on attend de nous, ce qu'on voudrait être etc, etc. La peur. »
- Le presque immédiat et le temps de maturation des idées, 2 extraits lus par Patricia :
« Souvent mes idées sont plutôt des observations. J'observe ce qui se passe. Au lieu d'essayer de comprendre les problèmes dont discutent les philosophes, j'ai pris le parti de m'intéresser aux phénomènes que je puis observer moi-même, les plus familiers, ceux qui forment "l'infini-proche et le presque immédiat". » (p.10)
« [...] je confie au corps le soin de former des idées. Le corps est dans ces moments-là un vide. Il est un vide actif parce que c'est de lui que surgissent les idées. Quand elles sont mûres, il les livre à la conscience, qui se borne à les recevoir. [...] » (p.12)
[Jean François Billeter, *Un paradigme*, Paris, 2012]
- Patricia nous lit un texte de Michel Doneda sur l'expérience.
« Au fil du temps on travaille nos sons, on les pense. On accorde notre corps avec eux. Ce qu'on lui propose ce sont des plans, des cartes, des réseaux de possibilités qu'il devra mémoriser ou oublier. Dans ce déploiement on progresse vers l'avant comme vers l'arrière.
Et puis on improvise et l'acte est lié au seul instant.
Ce présent-là est habité d'éléments que l'on n'a jamais pu imaginer et donc intégrer d'une façon ou d'une autre.
D'où viennent-ils ? Ils resteront singuliers et non reproductibles inéluctablement associés à l'ici et maintenant. Ce qui en restera on le nommera « expérience ». Et pourtant, en retrouvant le mouvement du travail, objectivement parlant, ces

expériences ne serviront à rien.

Cette impossibilité de capitaliser des acquis est un des moteurs qui nous poussent encore et encore à chercher, à creuser. [...] »

[DONEDA Michel Doneda, *Miettes 2*, Entre-deux n°22, CFMI de l'Université Lyon 2, 2010.]

- Romain nous parle aussi du temps : « Il y a en grec 3 mots pour désigner le temps : Chronos, Aïon, Kairos [...] En un sens, et c'est une proposition de Donna Haraway : s'il y a une tâche aujourd'hui, ce serait celle de vivre de ce kairos [temps qui donne notre anthropocène, capitalocène... c'est le moment présent, épais, qui n'a pas de passé ni futur, ou dans lequel il sont co-présents] et de le rendre le plus vaste possible, d'abandonner chronos [celui qu'on connaît si bien, le temps qui va du passé vers l'avenir en passant par le présent], le temps qui progresse [le temps du progrès, de l'accumulation], le temps qui nie ses enfants, qui les mange [c'est à dire le présent qui annule le passé pour pouvoir se transformer et exister en futur], pour vivre dans l'épaisseur du temps présent. Avec ses contradictions, ses fantômes (silence), et sans espoir d'un futur (rires), simplement maintenant. »

- A la relecture me revient un de ces textes lu précédemment, offert aussi par Romain, et je viens à mon tour nourrir cette citation, de la proposition de Donna J. Haraway face à l'urgence dans *Staying with the trouble* (2016) : « rester avec le trouble, c'est apprendre à être vraiment au présent, à desserrer l'étau qui nous enferme entre le passé (tantôt édenique, tantôt terrifiant) et le futur (tantôt apocalyptique, tantôt salvateur) pour devenir les vivantes que nous sommes : mortelles, et infiniment entrelacées dans des myriades de configurations de lieux, de temps, de matières et de signes. » Donna J. Haraway, *Staying with the trouble*, Duke University Press, 2016, p.1.

- Romain, après la lecture d'un paragraphe de Paul Preciado sur la contra-sexualité et ses deux temporalités, met l'accent sur la seconde : « une temporalité événementielle événementielle, fractale, faites de multiples maintenant, un temps hors du temps, infini, le temps de la rencontre avec un autre. » [Preciado, Paul B. (1970-...), *Manifeste contra-sexuel* / Beatriz Preciado ; traduction de l'anglais [et préface] Marie-Hélène Bourcier, Paris : Balland, DL 2000, p.22-23.] Est-ce la temporalité de l'improvisation qu'il nous présente ?

La question de la recherche en improvisation, des outils et des dispositifs de l'Improvisation Summer School (ISS), la question de la trace

- Patricia grâce à Jean Charles François : « ce qui est spécifique à la recherche en improvisation c'est que la recherche se trouve dans la fabrique même de son processus. Après coup, le critique, le théoricien, peut élucider les connaissances que l'improvisation a mises à jour, mais ce n'est pas lui qui les invente. C'est l'improvisateur qui les découvre, ces connaissances. »
- Patricia nous révèle le « paradoxe de vouloir retracer la chose qui finalement a laissé trace en [s]oi, puis qui [nous] a transformé[s]. Pourquoi est-ce qu'[on a] besoin de ressaisir ce qui [nous] a transform[és] puisque le résultat de la transformation c'est ce qu'[on est] devenu ? »
- Patricia fait le lien entre des outils et dispositifs développés à l'ISS, les outils du Tuning dans « le fait de saisir dans l'instant [...] qui permet en direct à tous les joueurs de pouvoir donner leur opinion sur ce qui est en train de se passer. Une manière, de nouveau, d'inclure dans le processus d'improvisation même le temps de recherche. », et des outils vidéos de recherche en psychologie (sur la relation bébé-maman) de Daniel Stern, nés en parallèle de la pratique créée par Lisa Nelson : « Daniel N. Stern, psychologue a écrit cet ouvrage : *Le moment présent en psychothérapie*, sur lequel je me suis jetée, pour essayer de comprendre finalement qu'est-ce que c'est le moment présent. Pour lui, il s'intéresse/intéresse dans la psychothérapie non pas à ce qu'il se passe dans le passé, mais à ce qu'il se passe dans le présent entre les deux personnes en présence, et en particulier à tous les petits événements momentanés qui constituent des mondes d'expérience. Il dit : « Je m'intéresse surtout à l'instant où ces moments entrent dans la conscience, *awareness*, conscience primaire en français, versus conscience réflexive, et sont partagés entre deux personnes. Mon intérêt pour le moment présent date des années 60-70, quand j'ai commencé à me servir du film et de la vidéo pour étudier l'interaction entre maman et bébé, Ces outils m'ont permis d'être équipé d'une sorte de microscope pour observer le déroulement d'une interaction. Un monde fascinant s'ouvrait alors à moi. J'ai pris la mesure de tout ce qui peut se produire dans un court moment qui ne dure que quelques secondes. » Ah déjà il nous dit que le moment dure quelques secondes, il y aurait donc une mesure du moment. Ces moments me sont bientôt apparus comme les composantes fondamentales de l'expérience. » [Référence : Daniel N. Stern, *Le moment présent en psychothérapie : un monde dans un grain de sable*, Editions Odile Jacob, 2003] A savoir que Daniel Stern est aussi un contemporain de Steve Paxton, Lisa Nelson, ces artistes de la Judson Church, post moderne... Et que en même temps où eux faisaient leurs expérimentations, lui il a commencé la sienne avec la vidéo qui venait d'apparaître comme outil. Et donc en quelques sortes le contact improvisation est né quasi en même temps que ses recherches et ses observations de (sic) qu'est-ce qui se passe entre maman et bébé, qu'est-ce que c'est cette adaptabilité constante entre adulte et bébé, qui d'un coup invente un langage pour interagir avec le bébé. Mais au-delà de ce langage, ce que la vidéo va lui révéler, et c'est un outil qu'on n'avait pas auparavant, c'est tout ce qui n'est pas visible par l'œil nu, mais que les processus de ralentissement, pause, reverse, [processus utilisés en « calls » du Tuning Score] permettent de découvrir : tout ce jeu infra qui se passe dans la relation entre maman-bébé. »
- Patricia se questionne et offre un exemple de ces liens entre outils : « Cette question de commencer l'ISS, d'en faire un lieu de recherches, d'expérimentations et de découvertes : qu'est-ce que l'ISS ? Mise en place de dispositifs, comme des outils qui vont nous aider, et tentative de vouloir ressaisir

ce qu'il se joue dans l'improvisation, qui par définition est quelque chose qui passe, le temps passe toujours. Comment est-ce que je peux arrêter le temps pour sentir ? C'est la question de vie ou de mort. Est-ce que ça fait sens d'arrêter le temps pour ressaisir ce qui est là ? Ou est-ce que je peux saisir la chose dans le mouvement ? Ça me rappelle les expériences [...] à la Judson [Memorial] Church, ou plutôt de Grand Union, quand ces performers étaient en train de découvrir l'improvisation en groupe, et qui avaient comme pratique de commenter ce qui était en train de se passer en même temps que c'était en train de se passer, la recherche qui se passe dedans (sic) le processus même. Et ça (sic) j'étais très réjouie toute à l'heure quand on a fait la pratique de « tenter de faire trace » (sic), que finalement le ressaisissement de la trace, quand on a joué les textes avec les outils du Tuning Score, de Lisa Nelson, que à un moment donné le « faire trace » devenait une expérience, une nouvelle expérience. [dans les temps de Dérivations et dans la proposition de Galaad]. Le fait de saisir dans l'instant est quelque chose qui a été développé, c'est entre autres pour ça que sont développés les outils du Tuning Score, qui permet en direct à tous les joueurs de pouvoir donner leur opinion sur ce qui est en train de se passer. Une manière, de nouveau, d'inclure dans le processus d'improvisation même le temps de recherche. »

- Patricia nous propose de repenser à l'utopie d'Hellerau en étant ici, aujourd'hui : « Qu'allons-nous pouvoir inventer ici, comme utopie ? Dans ce contexte ? A commencer avec tous ces outils qui sont là pour exacerber des nouvelles manières de rechercher sur l'improvisation ? »
- Patricia nous offre des citations de Michel Doneda :
« Une improvisation offre une occasion de saisir du temps qui est hors de la durée »
« Improviser est un flux, on ne peut rien s'approprier de ce qui nous traverse à un moment donné... »
« Nos sons sont des rêves, des manières d'être dans le monde, des croyances, des simples bruits d'animaux, dont le destin est d'attirer ou de repousser »
- « Comment mettre en place un processus sans attendre de résultat ? Comment pouvoir découvrir sans déception ce que ce processus a produit ? Pour Ludwig Binswanger, « La déception c'est comme tomber dans le monde. »
- Comme Deligny avec les enfants autistes, qui trace des cartographies, à l'ISS on s'entraîne à la lecture de nouvelles cartes inconnues de nos pratiques improvisées, « des cartes qui n'ont plus de chronologie ? Les moments se superposent ». Pour, nous dit Patricia, « constamment remobiliser le regard. » Je cite : « Ce besoin de bouger mon regard pour voir autre chose. Tendance à regarder les mêmes choses, de la même manière. Ce que Hubert Godard appelle « la névrose du regard » : mon regard a tendance à se fixer, se figer très rapidement. »
Tracer « pour comprendre ? Non, pour observer, être là. » nous dit-elle.
- Patricia nous parle de l'ISS : « Improvisation Summer School : une attention à ne rien instituer, que tout reste disponible au changement, réorganisé. Ne s'accrocher à rien, si ce n'est la constante perception des mouvements qui traversent pendant la durée de l'expérience. Une note qui fait écho à ce processus de faire ensemble le moment présent, et aussi une réflexion que j'ai eu à cœur sur le contenant, container, et contenu ; avec l'attention à ce que le contenant ne devienne pas le contenu. »

- Patricia : « On remarque ce qu'on note mais on ne note pas ce qu'on ne remarque pas » disait Scott Smith ce matin.

- Patricia : « Oui, les masterantes vous l'ont dit : elles, on, se pose des tas de questions. Entre autres la question ontologique de leur travail : pourquoi récolter des traces ? A quoi peut servir la trace de l'improvisation ? Effectivement Jean Clam disait qu'on est gavés d'images, c'est ce que disait aussi Annie Le Brun : aujourd'hui la censure vient par le gavage ! Et oui, j'ai eu cette sensation aujourd'hui : de même qu'il y a trop d'images, il y a aussi trop de mots, trop de productions verbales, trop de traces sur le papier. Comment réintégrer tout cela dans l'expérience ? Laisser les couches se sédimenter sans donner trop d'importance au résultat, mais plus à l'effet que fait ce qui nous traverse ? Le fait de nommer soutient la remémoration comme un levier pour réactualiser l'expérience et la réexaminer à la lumière d'aujourd'hui. La trace corporelle est-elle encore vivante ? Perceptible physiquement ? Qu'est-ce qui laisse trace dans le corps. Qu'est-ce qui fait inscription corporelle ? »

- Patricia, en faisait référence à Fernand Deligny, « qui a créé en Ardèche un lieu pour vivre simplement avec ces enfants-là [autistes], pour vivre quoi ! », voit donc rejaillir une question qui résonne avec la question de ce qu'est l'ISS : « est-ce qu'une école peut-être un lieu de vie ? »

Par les visions de Romain, on insiste sur l'improvisation comme antidote :

- **Antidote à notre propre objectification** : lien avec le scandale de la marchandise, l'insurrection des objets et le livre de Fred Moten, théoricien de la performance : *In the Break: The Aesthetics of the Black Radical Tradition*.
- **Antidote politique**, en référence à Isabelle Stengers et ses *Cosmopolitiques* (« l'acte de prendre des décisions qu'en présence des êtres qui les concernent. Ne pas faire dans la clôture de l'hémicycle entre humains. Impliquer le cosmos de la polis ») : Romain nous questionne : « c'est quoi les cosmopolitiques des pratiques improvisées, si on sait que c'est auprès de ces êtres que nous nous trouvons ici et maintenant dans le studio ? [Nos pratiques improvisées m'éveillent à certains types d'être que je ne connaissais pas avant, ou mal, des êtres intérieurs, des êtres extérieurs, entre ; ces êtres me permettent d'être auprès de certains êtres.] »
- **Antidote à l'hétéropatriarcat, à la narration hétérosexuelle, hétéronormée**, comme réintégration de l'érotique dans nos existences.
[Audre Lorde, « The Uses of The Erotic », [1978], Sister Outsider, Ten Spee Press, 1984].
Romain nous dit ce qui le touche dans ce texte : « penser les pratiques d'improvisation, de somatique, d'éveil à la sensibilité, comme des antidotes à cette capture pornographique de l'érotique. Comme des réinvestissements de la puissance érotique, de jouir d'être. » [...] Romain nous donne comme exemple « une des manières de lire certaines des propositions de Steve Paxton notamment le Contact Improvisation.[...] C'est de dire que contrairement à cette progression en cloche, de la narration hétérosexuelle hétéronormée, habituelle, Steve Paxton propose de rester au stade préliminaire de la pré-négociation, à peine le contact, à peine la relation. On reste au bord, avant de savoir ce que nous faisons, et on y reste perpétuellement. Et il n'y a pas de résolution, de grandes félicitations de la relation, il y a ce plaisir de rester perpétuellement au bord, préliminairement, comme le mot l'indique. »
- **Antidote au séparatisme, à « l'humano-exceptionnalisme et l'individualisme séparationniste »** [Donna J. Haraway, *Staying with the trouble*, Duke University Press, 2016, p. 1]
Romain, en parlant de Benji Hart et de son texte « Vogue is not for you » : « en l'écoutant et en lisant son article, je ne peux pas m'empêcher d'imaginer un texte similaire qui serait « Improvisation, ou Contact-Improvisation, ou tel type d'improvisation - is not for you. » Et à qui ça s'adresserait ? Et quelles seraient les conditions sine qua non pour que j'accepte ou que quelqu'un accepte d'enseigner l'improvisation ? Qu'on ait aboli toutes les institutions ? (rires) Bonne chance ! »
- **Antidote à la culture**. « Je me demande à quoi l'improvisation est un antidote ? Et j'écoute Jean Clam parler et je rêve, comme tout le monde, notamment à partir de la figure de la Sybille qui s'arrête pour manifester le flux du temps, pour rappeler le flux du temps à produire du futur. J'entends ça et je me dis voilà qui donne une bonne définition de l'improvisation comme antidote à la culture. Culture qu'on pourrait définir comme une opération inverse : qui serait celle de contracter le flux du temps pour en faire quelque chose de prévisible. C'est confirmer – pas vraiment une confirmation mais ça peut être excitant de le penser – par l'étymologie de culture qui est *colere*, verbe en latin qui veut dire filtrer ou purifier (un de ces sens), apparemment en raison de son sens pratique :

pêcher au filet, récolter. Il y a un deuxième sens qui semble avoir été un peu oublié, qu'on peut réclamer pour soi si on veut : prendre soin, au sens de cultiver, soigner et par extension habiter ou honorer. Donc, sens 1 : j'a-raisonne, je filtre le réel, je le purifie de l'inattendu pour n'en conserver que ce qui m'arrange, je pêche au filet. Sens 2 : je prends soin.

Tout se passe comme si l'Occident, ou en tout cas la tradition dont j'ai l'impression d'hériter, avait retenu le sens un, cette idée que la culture c'est l'a-raisonnement de l'aléatoire, l'a-raisonnement du contingent. C'est ce qu'un philosophe du nom de Vilèm Flusser a proposé dans un texte très joli qui s'appelle « Le geste de planter » où il dit :

« C'est le geste fondateur de la culture, de l'agriculture, c'est à dire faire des trous dans le sol, planter des graines et attendre que ça pousse, c'est à dire savoir ce qui va pousser. Par opposition à la cueillette ou à la chasse. Ce geste tient tout entier dans le besoin et le désir de supprimer la contingence. L'enclos, le champ, la serre, ce sont des microcosmes maîtrisés, où les êtres humains se donnent un monde qui obéitobéit à leurs prévisions. En un sens, tout progrès dans la culture peut ainsi être conçu comme un progrès dans la réduction du contingent. Les aléas climatiques, l'évolution naturelle foisonnante des espèces et dans l'augmentation de phénomènes stabilisés et la reproduction à l'identique d'espèces. »

[Référence : Vilèm Flusser, *Les gestes*, éditions Al Dante, collection AKA, 2014]
Romain conclut : « L'improvisation, comme art de l'imprévu, c'est le retour de la culture, en ce sens-là, parce qu'elle est au contraire l'art de s'organiser pour accueillir le contingent. »

- **Antidote aux présuppositions.** « L'improvisation comme pratique de la fulgurance ontologique » nous offre Romain comme titre à sa vision, en prenant comme référence de travail Levi-Strauss : [Claude Levi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962]
En reprenant « l'étymologie de l'improvisation comme absence de ressource. Je songe à une situation dans laquelle il y a un tel manque de ressources, c'est la situation où nous n'avons pas d'autre choix que de bricoler une solution à un problème. Bricoler veut dire : étant donné une situation où je suis dépourvu de mes instruments habituels, être capable de trouver dans l'environnement une sorte de simulacre de ce dont j'ai besoin. Cette attitude interrogative à l'égard du monde où je suis bien forcé de ne plus présupposer ce que sont les choses qui m'entourent. [...] L'improvisation, je crois, revient à quelque chose de la pré-catégorisation des êtres. Qu'est-ce qui sera notre matériau ? Qu'est ce qui sera notre signal ? A qui et à quoi répondrons nous ? A qui et à quoi resterons nous aveugles ? Nous n'en savons rien, jusqu'à la seconde où l'acte se déclenche. »
- **Antidote aux espaces aveugles aux sensations et aux actions.** « L'espace politique pour moi c'est l'espace où une action est possible et où il est possible pour chacun de lire les conséquences de cette action pour lui et pour les autres. » Cette phrase prononcée par Juriij Konjar dans le laboratoire « politique » et rapportée par Romain, ramène ce dernier « à un slogan anarchiste « Expect non closure », souvent prononcé en début de conversation « attendez-vous à ce qu'on n'arrive pas à clore la conversation ». Et ça, ça définit assez justement ce qu'un philosophe, Jacques Rancière, appelle « L'espace de dissensus ». Il dit : non, il y a espace politique dans la mesure où on arrive à ouvrir un lieu où les sens de chacun, de chacune, les sensations, les esthétiques au sens politique que ce mot peut avoir, sont rendues visibles. » L'ISS serait-elle alors un espace politique ?

Ce qui s'organise autour de nous, dans la Villa, dans la ville, le contexte et notre accueil

- Patricia nous offre une vision : « Ce matin en cherchant le groupe qui travaille avec Nina je croise la femme de ménage [...], « Le groupe est là » me dit-elle. [...] « Je comprends qu'il n'y avait pas eu besoin de se parler pour être ensemble dans ce moment. Et je la remerciais. »
- Perrine nous en offre encore une autre : « Ce matin j'ai passé une bonne partie de la matinée en lien avec la soufflerie d'un jardinier. Et ça m'a renvoyée vers les gens qui sont là et qui travaillent pour que cet environnement soit ce qu'il est, pour qu'on mange comme on mange, pour que ce soit propre comme c'est propre. Et j'avais envie de célébrer la force de travail qui est là pour qu'on soit dans les conditions dans lesquelles on est, chanceuses et privilégiées. Ça m'amène aussi à la question de la responsabilité ou de rendre compte de ce qu'on fait. »
- Romain dans ces visions nous rappelle la présence de la faune qui participe à la vie de la Villa Arson, et à la vie de l'ISS : les moustiques, animaux présents avec les végétaux, les azurées dans les lavandes, le chat observateur témoin de sa partenaire de Dérivations.
- Autres que témoins, ceux qui constituent notre environnement d'école pendant 10 jours, nous parlent aussi : tel le poisson qui cherche à parler à Mathieu (et non pas à respirer en sortant la tête de l'eau).
- Enfin, les murs de la Villa Arson eux-mêmes prennent part à notre expérience. Charlotte nous rapporte son plaisir au chant dans les toilettes après la conférence de Jean Clam sur la Sybille, plaisir et étonnement partagé avec Perrine, et avec Johanna qui s'exclame « C'est comme si le bloc de béton était transformé en cathédrale ou église ! » Ce à quoi je réponds « Je vous conseille de vous expérimenter à l'expression vocale dans la cage d'escalier menant aux cellules ! » Ces Visions sont-elles « des afters » visions, comme le remarque Patricia dans le rire ?
- Goulven, lui, nous apportera son envie d'aller rencontrer ce qu'il se passe hors de ces murs, dans la ville qui nous entoure et que, pour la plupart, nous ne connaissons pas. « Toute à l'heure avant le repas, je me suis rappelé qu'on était dans une ville et j'ai eu envie de me relier à cette ville dans la semaine qui vient. »

L'improvisation ? Des questions et des citations non-classées

- Deborah Hay : « Invite being seen » : Inviter à être vu. Deborah Hay, *Mon corps, ce bouddhiste* (2000), traduit de l'américain par Laurent Pichaud et Lucie Perrineau, Dijon, Les Presses du Réel, 2017.
- Patricia : « Qu'est-ce que ce drame d'être vu pour l'artiste performer, qui passe son temps à se montrer ? Ça me ramène à un autre drame de l'espace : l'espace en soi possède toujours son drame, il suffit de le rendre vivant pour le découvrir. Comment envisager l'imaginaire en mouvement comme quelque chose qui s'entraîne ? N'est-ce pas inné ? L'enfant vit dans son imaginaire, tout pour lui est sujet à décoller dans l'imaginaire. Pourquoi nous, adultes, l'aurait-on perdu ? Est-ce lié au sens du jeu, perdu ? »
- Patricia : « Comment s'échauffer, se préparer à improviser ? Comment échauffer l'imagination ? [...] Comment envisager l'imaginaire en mouvement comme quelque chose qui s'entraîne ? N'est-ce pas inné ? L'enfant vit dans son imaginaire, tout pour lui est sujet à décoller dans l'imaginaire. Pourquoi nous, adultes, l'aurait-on perdu ? Est-ce lié au sens du jeu, perdu ? »
- Yvonne Rainer : « The mind is a muscle »
- Goulven : « Qu'y a-t-il de soin dans l'improvisation ? Qu'y a-t-il d'improvisation dans le soin ? Dans le fait de soigner d'autres ? »
- Anne Boissière « L'improvisation donne une physionomie à l'univers qui la précède. »
- Dominique Dupuy : « Il y a aussi la propension aux larmes, aux pleurs, qui ont rythmé mon enfance et ponctué ma vie. La danse a-t-elle pris la place de cette lacune de paroles et de ce trop-plein de larmes ? Devient-on danseur parce qu'on mésestime nos pleurs et brime nos larmes ? Pleurer est un bonheur, oui un bonheur, que je tiens de ma mère, grande pleureuse à ses heures, que je ne remercierai jamais assez de m'avoir passé sa passion. Est-il vraiment incongru de pleurer, d'aimer pleurer, d'aimer les larmes à en pleurer ? Sont-ce ces pleurs que je danse depuis soixante-dix ans, que j'ai transposés et transpose encore dans les gestes que je fais ? Vient le silence, puis viennent les larmes, puis la danse ? Est-ce que je danse les pleurs que je ne peux pleurer ? Vit-on jamais un danseur pleurer en scène ? C'est dans sa danse que ses pleurs se nichent. »
[Référence : Dominique Dupuy, *La Sagesse du Danseur*, broché, éd. J.C. Béhar, Paris, 3ème trimestre, 2011]

Le silence

- Patricia : « Je le brise en le disant mais je suis très heureuse de partager quelques moments de silence. »
- Patricia, après un long silence : « J'entends dans ce silence et je rêve que j'entends tout ce qui est en train de se formuler ou de chercher sa formulation chez chacun, ou chez plein de monde en tout cas... et ça travaille.... Encore une minute ?! »
- Patricia : « Quand on a commencé cette pratique de dites Visions (le mot est un peu exagéré quand même), ce qu'on a remarqué c'était que ce qu'on partageait de plus précieux, c'était le silence ».